

D'abord, faire la classe

Autor(en): **Pichonnaz, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **72 (1943)**

Heft 12

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

D'abord, faire la classe

C'est bien, semble-t-il, la loi stricte qui doit régir toutes nos activités, tant privées que publiques et officielles. Pourtant, à côté de son activité purement professionnelle, chacun se targue d'une « spécialité » : peinture, littérature, musique, histoire, apiculture, etc. Voilà qui est très heureux. Encore que le peintre ne forme pas nécessairement de bons dessinateurs, ni l'érudit de bons historiens parce qu'enfin le peintre, et le littérateur, et le musicien peuvent être de fort mauvais pédagogues. Dans *Propos sur l'éducation*, Alain cite le cas d'un violoniste réputé qui se refusait catégoriquement à enseigner le violon à son jeune fils, qu'il envoyait plutôt chez un confrère, moins célèbre, mais meilleur pédagogue.

Sans doute, l'instituteur-musicien peut-il devenir une célébrité. Dans les concours régionaux et cantonaux, sa « bonne baguette » affronte les jurys les plus hargneux qu'elle déride et épanouit pour l'apothéose finale. Mais, entre nous, sans acrimonie, est-ce que le garçonnet de sept ans qui se crispe, et serre ses petits poings, et fronce ses petits sourcils, pour ânonner : Tu-li-pe ; est-ce que cet enfant, dis-je, a profité des lauriers de son maître, directeur émérite ? Peut-être. Il en est fier, et c'est tout de même quelque chose pour le prestige.

Révérènde Sœur X, de la classe des filles de Z, fait de la peinture. Par un après-midi lumineux d'octobre, elle s'installe avec son pliant, son chevalet et sa palette, face aux feuillages bronzés, jaunes ou roux. D'un crayon sûr, elle esquisse les rondeurs des hêtres et bientôt, sur la toile, les ocres et les vermillons se marient en une mosaïque chatoyante. Mais, la petite voisine de l'école a repéré la Sœur-artiste.

— Bonjour, ma Sœur.

— Bonjour Yvonne.

Tandis que, de la palette à la toile, le pinceau continue son va-et-vient magique, les yeux d'Yvonne s'agrandissent.

— Tu ne dis rien, Yvonne ?

— Oh ! c'est beau votre dessin, ma Sœur !

Et, dans sa grande modestie, la Sœur-peintre s'ingénie à démontrer à sa petite élève que les couleurs du modèle sont bien plus belles.

M^{lle} l'institutrice est naturaliste. Elle a lu Fabre, Buffon, Theuriet, Deslandes, Correvon et « elle a deviné toutes sortes de beaux secrets naturels ».

Par une après-midi ensoleillée, elle s'en va par monts et vaux avec sa ribambelle joyeuse. Et l'on fit halte près de la haute fourmière, au pied du chêne. Les gardiennes transportaient justement les nymphes. Mademoiselle eut quelque peine à convaincre son jeune auditoire qu'il ne s'agissait pas là d'« œufs de fourmis », mais bien

de cocons renfermant la larve à l'état de nymphe, qui deviendrait bientôt l'insecte parfait ; que les gardiennes du couvain les portaient dehors pour la cure de soleil et les rentreraient à la fraîcheur.

Puis ce furent des cris et des trépignements de joie, quand on arriva dans les terrains matelassés de la tourbière.

— C'est doux comme du velours, disaient les filles.

— C'est de l'éponge, rétorquaient les garçons.

Mademoiselle arracha une touffe de cette mousse trempée et la pressa.

— Qu'est-ce que ça dégouline ! observa Pierre.

On apprit ainsi que les sphaignes formaient un véritable matelas imprégné d'eau qui maintient l'humidité dans les terrains tourbeux et favorise ainsi la décomposition des végétaux.

L'explication n'était pas terminée que Gisèle se rapprochait, triomphante, avec « une drôle de fleur ». Petite fleur pâle, insignifiante à vrai dire, mais qui a de curieuses feuilles rondes, étalées en rosette, hérissées d'épingles rouges, à tête blanche. Ces « épingles » ne sont pas autre chose que des tentacules qui sécrètent une goutte agglutinante.

— Cette goutte visqueuse, mais brillante comme une perle, attire les moucheron, fit remarquer Mademoiselle.

— Et ils restent collés comme sur l'attrape-mouches, continue René.

— Oui, avec cette différence qu'ici l'attrape-mouches est une plante, qui absorbe, qui mange le moucheron. C'est une plante carnivore : le rossolis.

Au retour, on longea un pré littéralement envahi par ces fleurs jaunes émergeant d'une grosse bourse verte : le cocriste ou crête de coq. Charles, qui se piquait de s'y connaître en cultures fourragères, répétait d'un air entendu : « C'est maigre, c'est maigre ! »

— Pourquoi est-ce maigre ? lui demanda son institutrice.

— Eh bien... parce que c'est trop sec, Mademoiselle.

— Peut-être, mais voyons s'il n'y a pas une autre raison.

Et l'institutrice d'arracher délicatement un cocriste avec sa voisine : une graminée fourragère ; en l'occurrence, une fléole chétive et souffreteuse.

— Que remarquez-vous ?

— Les racines de la jaune et de la fenasse sont tout emmêlées.

Et chacun comprit que cet emmêlement avait constitué un de ces combats muets, une de ces tragédies de la vie végétale : dans ce traître embrassement, le cocriste parasite avait sucé le sang de la graminée et l'avait épuisée. Et devant le fait, déjà les petits paysans ont adopté une attitude, ils ont pris position : le cocriste, c'est l'ennemi, et nous l'extirperons !

* * *

Quel est, de l'instituteur-musicien, de la Sœur-artiste et de l'institutrice-naturaliste, le plus méritant ? C'est, indiscutablement et sans conteste, le premier. Le premier qui, peut-être par goût, mais par obligation professionnelle aussi, doit se dévouer, s'effacer, se taire et se dépenser sans compter. Quelle est, maintenant, de la musique, de la peinture et de la science, la « spécialité » la plus *profitable* à l'école ? Sans doute, peut-il émaner de la personne de l'artiste comme un philtre éthéré bienfaisant pour son entourage. Mais... ne nous y fions pas trop. Et comme nous devons, avant tout, faire la classe, il serait bon que le littérateur, comme le peintre et le musicien, soient du moins un tantinet naturalistes.

On objectera peut-être que l'étude de la nature n'a pas « d'utilité pratique » et qu'il est fort indifférent à un futur élève de savoir que le rossolis gobe des moucherons pour se sustenter. A quoi nous répondrons que cette merveille du bon Dieu l'intéresse et développe son sens de l'observation pour le moins autant qu'un problème d'alliage. Sans compter que l'observation des phénomènes naturels rend l'enfant plus sensible, plus doux, qu'elle le rapproche de Dieu. De plus, je m'obstine à croire que l'étude de la nature est, malgré tout, *très utile*, à une époque où l'on sonne la charge pour le rappel à la terre.

L. PICHONNAZ.

Association des institutrices fribourgeoises

Assemblée générale jeudi, 25 novembre, à Fribourg. (Auditoire B de l'Université.)

Programme de la journée :

10 h. 30 *Vis-à-vis des enfants d'aujourd'hui*, par M^{lle} Dupraz, chargée de cours à l'Université.

14 h. *Instituteurs et institutrices de chez nous du XV^e au XX^e siècle*, par M. l'abbé Marmier, directeur de l'Association des institutrices.

Séance administrative.

La famille et les problèmes économiques, par M. le Conseiller d'Etat Piller, Directeur de l'Instruction publique.

Allocution de S. Exc. Mgr Besson.

(A 13 h. 30, à l'Université (salle 11), réunion du comité à laquelle les groupements de Fribourg, Estavayer, Bulle et Romont voudront bien envoyer chacun deux membres.)

Comme d'habitude, toutes les institutrices, religieuses et laïques, sont cordialement invitées à cette réunion.